



Jeudi 4 juillet 2019 - Troisième session (16h30 - 18h30)

Atelier 3I

Salle : II

Musiques et expressions rituelles du Moyen-Orient à l'océan Indien occidental

Les pratiques rituelles sont sans conteste des expressions majeures dans les sociétés humaines. Qu'elles soient ordonnatrices du domaine du religieux ou du politique, ces cérémonies codifiées participent aux interactions sociales des membres d'une communauté ou d'un regroupement d'adeptes quelles que soit la croyance ou la culture qui les englobe. Dans de nombreux cas, la musique sous toutes ses formes participe de cette action d'ordonnement et favorise l'efficacité des actes rituels.

En effet, du Moyen-Orient à l'océan Indien occidental, l'association entre l'action musicale et la structuration induite par l'organisation des rites produit des effets visibles et spectaculaires tant parmi les rites religieux monothéistes orientaux que les rites de possession africains.

L'objectif de cet atelier est d'engager un dialogue autour de la musique et des différentes pratiques rituelles dans la diversité des mondes musulmans du Moyen-Orient à l'océan Indien occidental et à différentes périodes. Pour ce faire, les interventions interrogeront la musicologie, la linguistique, l'histoire, les transferts culturels et l'efficacité rituelle identifiables sous toutes ses formes d'expression.

Responsable : Maho Sebiane (EHESS, CRAL)

Liste des intervenants : Sara Kalantari, Makéda Ketcham, Marco Motta, Maho Sebiane, Fanny Tilmant

Sara Kalantari (Université Paris Nanterre, LESC)

Du Karbala de Hossein au Karbala de Khomeiny : Représentation du rituel d'Achoura dans les chants de la guerre irako-iranienne

Le rituel d'Achoura qui commémore le martyr du troisième imam chiite, Hossein, revêt des dimensions sociales et politiques très importantes dans le monde chiite. En Iran, depuis des siècles, ce rituel est systématiquement utilisé pour renforcer la cohésion sociale et la solidarité au sein de la communauté nationale. L'exemple le plus saillant du rôle socio-politique de ce rituel se retrouve dans une guerre qui opposa huit ans durant (1980-1988) l'Iran à son voisin irakien.

Cette communication portera sur l'influence de la musique du rituel d'Achoura sur les chants persans utilisés pendant cette guerre. L'objectif est d'analyser les processus de la redéfinition religieuse, de la ritualisation et de la sacralisation d'une situation conflictuelle en soulignant le rôle de la musique dans ces processus. Comment un rituel religieux à l'instar d'Achoura est-il représenté par la musique dans un conflit contemporain ? Comment les éléments historiques de ce rituel sont-ils transférés, à travers la musique, dans le temps et dans l'espace pour être adaptés à un fait social du monde d'aujourd'hui ? Pour répondre à ces questions, une étude comparative sera effectuée entre des chants rituels et des chants guerriers. Basée sur une étude d'anthropologie historique, cette communication sera enrichie par des récits d'anciens combattants de la guerre irako-iranienne, ainsi que par des extraits sonores et vidéos.

Makéda Ketcham (Centre français des études éthiopiennes)

Le zar Adal Moti, le seigneur de l'Adal, : rituels et chemins de cure de son adepte, Fatima

Le culte des zar se situe, dans la société éthiopienne, aux marges des religions officielles monothéistes mais diffère dans sa pratique d'une région à l'autre, d'un contexte culturel à l'autre. Le christianisme, ainsi que l'islam orthodoxe en

Éthiopie, lui sont fortement hostiles et le condamnent. Même si les grands *zar* héréditaires sont chrétiens ou musulmans, il n'en demeure pas moins que ce culte n'est pas empreint des dogmes propres aux religions universalistes, il a ses propres codes et ses rituels. Mes recherches se sont orientées vers le culte des *zar* dit « Amhara » dans la région du Wällo, au Nord-Est de l'Éthiopie. Chaque *zar* du panthéon, oromo ou amhara, chrétien ou musulman, a ses attributs, ses chants, ses invocations et il délivre, par la bouche de son « cheval », des messages à ses adeptes. Bien que les *zar*, aux premiers abords, soient toujours perçus négativement, comme apportant la maladie, ils possèdent aussi « une face claire », liée à la guérison. Ils protègent ceux qui leur vouent un culte ainsi que leur famille. Dans cet exposé, je me focaliserai sur l'étude d'un grand *zar* héréditaire oromo et musulman, Adal Moti, et les chemins de cure de « son cheval », Fatima. A travers trois séquences filmiques, je montrerai les différentes cérémonies et prières, solitaires et collectives, *qāmaha*, lancer de baraka, *hadra* et transe de possession, qui sont mises en œuvre pour honorer ce *zar* grand héréditaire.

Marco Motta (Johns Hopkins University/ University of Bern)

Chercher le rythme : accords et désaccords dans l'uganga à Zanzibar

Sur l'archipel de Zanzibar, l'uganga désigne un ensemble de pratiques rituelles à vocation thérapeutique qui implique la « montée » d'esprits dans les corps. Comme de nombreux anthropologues l'ont déjà montré, le rythme tient une place tout à fait centrale dans ce processus qui consiste principalement à s'accorder les uns avec les autres. Pour que les esprits se manifestent, il faut « chercher le rythme ». Et pour ça, il faut faire la même chose, suivre, s'ajuster. Mais cela ne relève pas d'une simple reproduction des gestes d'autrui. « Faire la même chose » serait plutôt une manière de réinterpréter, donc de réinventer, l'héritage de ceux qui précèdent. Alors en quoi « faire la même chose » et « chercher le rythme » seraient des activités qui participent à la constitution d'une communauté sans subordonner les individus à s'imiter mécaniquement les uns les autres ?

Dans cette présentation, je voudrais caractériser ce qu'on entend par « s'accorder » à la lumière de ce que les Zanzibaris font et disent à propos de ce qu'ils font. J'aimerais ainsi montrer en quoi une attention fine aux ajustements rythmiques nous permet de voir l'importance de l'esthétique et de l'éthique des activités rituelles.

Fanny Tilmant (Université Paris Nanterre, LESC)

Les « esprits » au quotidien. Interactions rituelles avec les masheitani sur l'archipel de Zanzibar

Sur l'archipel de Zanzibar, situé au large des côtes tanzaniennes, les « esprits », appelés *masheitani* ou *majini*, deviennent régulièrement des partenaires de la vie quotidienne. Appréhendés comme des êtres à part entière, constitutifs de la société, ils possèdent notamment un sexe, une religion, ainsi qu'un lieu d'origine. Si certains habitants tentent de se tenir éloignés des *masheitani*, souvent appréhendés comme des êtres ambivalents pouvant engendrer maladie et infortune, d'autres se retrouvent confrontés à ce « monde des esprits » sans l'avoir cherché. Dès lors, ils entrent dans un parcours thérapeutique spécifique destiné à savoir quel type d'esprit est en cause. Sur la base d'événements perceptifs, des réponses appropriées aux problèmes quotidiens des individus sont déterminées. Si certains habitants de l'archipel s'organisent en groupes de cultes *vilinge* afin d'appeler les *masheitani* collectivement et d'entrer en relation avec eux grâce à la possession, d'autres préfèrent être soignés auprès des sheikhs, ces maîtres religieux travaillant avec le Coran, notamment au travers de la récitation de certains versets. Dans ces différents contextes, les réponses proposées sont elles-mêmes en grande partie perceptives et varient en fonction des comportements et des demandes des individus en relation avec les esprits – odeurs d'encens ou de parfums, positions corporelles, musiques, chants et prières dépendent bien souvent de l'identité des *masheitani*, supposée au travers de différents signes *dalili* visibles. A partir de l'observation de rituels variés et de l'analyse de différents témoignages recueillis à Zanzibar entre 2015 et 2018, il s'agira de dégager des perceptions communes, autrement dit des signes que les Zanzibaris interprètent comme étant liés à une présence d'esprit dans différents contextes de la vie courante. Cette attention aux ressentis corporels devrait nous permettre de mieux comprendre le lien entre ces ressentis et les réponses proposées, elles-mêmes destinées à modifier les perceptions.

Maho Sebiane (EHESS, CRAL)

Entre intrication et convergence : expression de la possession rituelle en Arabie orientale

Dans la région du golfe Arabo-Persique, deux types de pratiques rituelles musicales d'origine africaine en lien avec la possession sont à ce jour formellement étudiées et identifiées. La première, le *zâr*, connue depuis la fin du XIX^e siècle serait originaire d'Abyssinie (*Habasha*). La seconde, le *leiwah*, serait originaire d'Afrique de l'Est en territoire swahili (*Bilād as-sawāhil*). Si, ces deux pratiques de la possession ont été précédemment présentées comme relevant

d'une seule pratique, elles sont en fait deux réalisations distinctes de mise en relation avec des esprits. Toutefois, ces deux pratiques ont en commun certaines « conduites rituelles » culturellement signifiantes aux yeux de leurs acteurs respectifs, alors qu'il est acquis pour ces derniers que ces deux rites sont différents. Que se passe-t-il donc ? Quel est le point de rencontre entre ces deux expressions rituelles ? Comment les acteurs de ces rites expliquent-ils ces points communs, d'autant que le *leiwah* présente des caractéristiques formelles répondant à des références culturelles exogènes à la culture arabo-islamique locale.

Afin d'expliquer l'intrication entre le *leiwah* et le *zâr* dans la compréhension de la possession en Arabie orientale, ma communication procédera tout d'abord à une présentation comparative de leur organisation et de leur réalisation rituelle et musicale. Elle montrera ensuite de quelles manières ces deux rites sont formellement indépendants, mais partagent des « valeurs symboliques » signifiantes pour l'ensemble des populations locales au sujet de la possession par des entités immatérielles.